

D'ailleurs sous l'œil de Dieu ton travail est sacré.
Si tu manques de cœur c'est moi qui partirai,
Et je te montrerai ce que peut le courage,
Et que nous, les vieillards, valons ceux de ton âge."

Ainsi parlait le père à l'aîné de ses fils ;
Et lançant aux forêts un regard de défi,
Ayant la vision d'un avenir prospère,
L'enfant lui répondit : " Vous dites vrai, mon père,
A laisser la maison dès demain je suis prêt ;
Mon bras jeune et nerveux ne craint pas la forêt.
Pour m'y faire un abri n'ai-je pas ma cognée,
Pour dormir, un bon lit de fougère fanée,
Au besoin n'ai-je pas, si l'on m'en fait présent,
Un fusil pour tuer le gibier malfaisant !
J'aurai de quoi là-bas me tailler de l'ouvrage,
Prêt à manquer de pain plutôt que de courage,
A moi, noyers géants, à moi pins résineux,
Qui lancez vers le ciel vos fronts vertigineux.
Bientôt le sol tremblant du poids de votre chute
Verra de vos débris surgir une humble hutte.
Il partit, plein d'espoir et la bouce au dos.
" Adieu, s'écriait-il, adieu, frères radeaux
Vers le large lancés par des bras intrépides,
— Adieu barque emportée au courant des rapides !
Adieu, fleuve géant dont les limpides eaux
Bénoissent le clocher rempli de nids d'oiseaux !
Mais au revoir à vous que j'aime et que je laisse,
Pour qui seuls dans mon cœur je sens quelque faiblesse."
Et toute la famille est debout sur le seuil ;
Et le père et la mère et les sœurs, l'âme en deuil,
De le voir s'éloigner si calme, et si docile,
Pour leur faire la part plus large et plus facile ;
De le voir s'en aller, le gars robuste et fort,
Chercher dans les Bois-Francis ou la vie ou la mort !
Cloué dans son fauteuil, l'aïeul octogénaire,
Relique du passé qu'on aime et qu'on vénère,
Songe à son petit-fils qui part si bravement,
Et sur sa joue un pleur glisse furtivement.